

NOUVELLE SÉRIE — 1^{re} ANNÉE

LE
TOUR DU MONDE

JOURNAL

DES VOYAGES ET DES VOYAGEURS



Le Tour du Monde
a été fondé par Edouard Courton
en 1860



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
11, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 11
LONDRES, 19, KING WILLIAM STREET, STRAND

1908

Paris et Londres, 11, boulevard Saint-Germain, 11

0 19 20

Après avoir payé notre tribut d'admiration à l'amphithéâtre, l'un des plus vastes du monde romain, nous traversons le village couleur de poussière et hérissé de cactus. Toute la population se presse sur le passage du Ministre. Ça et là, une jeune femme, une jeune fille, par une porte entrebâillée, montrent un frais et brun visage, curieuses de voir, elles aussi, « Sîdi el Ouzir » (Monsieur le Ministre) au risque de se faire assommer par leur père ou leur mari.

De nouveau les automobiles roulent au sein de vastes étendues de brousse, devenues des pacages. Il en est ainsi jusqu'aux abords de Sfax. Alors la terre se couvre d'olivettes, les fameuses olivettes qui ne sont pas seulement l'orgueil et la richesse du Sahel, mais encore de la plaine de Sfax. Et des jardins clos de murs ou de haies de cactus, remplis d'arbres fruitiers les plus variés, se succèdent, ainsi que des cultures maraîchères, comme aux abords des grandes villes. On passe devant nombre de petites villas où les Sfaxiens aisés viennent en été chercher un peu d'ombre en respirant la brise de mer. Au milieu de cette opulente ceinture de jardins apparaît Sfax, la plus grande ville de la Régence après Tunis. L'animation de ses abords suffirait à en faire pressentir l'importance. Comme toutes les villes fortifiées de la Tunisie, elle est enveloppée d'une muraille crénelée flanquée de tours et de bastions d'aspect très moyen Age. La nuit est venue lorsque les automobiles y pénètrent par de larges voies bien éclairées. Nous laissons le Ministre au Contrôle civil où l'attendent M. et Mme. Theller, et où nous viendrons le rejoindre pour dîner lorsque nous nous serons débarrassés de nos bagages à l'hôtel.

Tout le monde sait le développement qu'a pris Sfax depuis ces dernières années, et dont le point de départ a été la mise en exploitation des phosphates de Metlaoui. Le chargement de ces phosphates apporte un mouvement perpétuel dans le port. La production d'huile d'olive est devenue un autre important élément de prospérité. Sfax fait en outre le commerce des figues, des amandes, des éponges, des poissons secs, des fruits frais, des légumes, de l'alfa, et mérite bien son titre de seconde ville de la Régence.

La ville neuve qui s'est développée en dehors des remparts, le long de la plage, a pris— grâce à la façon dont elle a été largement tracée et bâtie dans le style indigène — un aspect magnifique et d'un cachet unique en Tunisie. Les rues et les avenues sont bordées de palmiers. Les édifices publics et les maisons particulières aux toits en terrasse dressent partout leurs façades d'un blanc éblouissant. Peut-être est-il regrettable que l'on ait planté des

palmiers trop exclusivement à d'autres arbres, car jamais l'ombre ne régnera dans ces rues larges et à angles droits. Et pourtant, dès avril, un soleil implacable y darde ses rayons, et les habitants souffrent de cette violence de la lumière, si habilement combattue par les indigènes avec leurs ruelles tortueuses et étroites. Quoi qu'il en soit, au point de vue français, nous avons tout lieu d'être fiers de ce développement et de ces embellissements de Sfax.

Une activité de ruche règne le matin dans les souks. Juifs et musulmans, ceux-ci en turban vert, vont et viennent affairés par les ruelles ensoleillées où des mosquées dressent leurs coupes et leurs minarets.

Après avoir assisté dans le port au chargement des phosphates, on nous conduit à l'Hôtel de Ville et au théâtre municipal, deux beaux édifices de construction récente. Le plus grand luxe de la décoration intérieure de l'Hôtel de Ville réside dans les belles mosaïques romaines trouvées dans la région, et dont on a eu l'heureuse idée de revêtir les murs et de paver certaines salles.

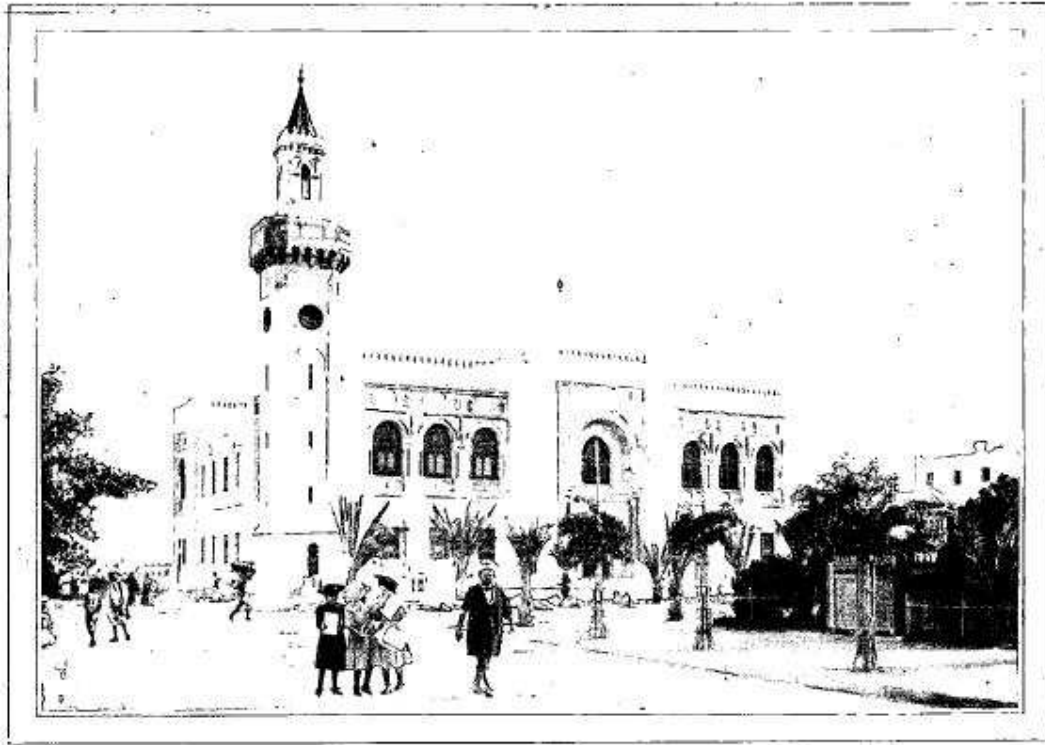
Après déjeuner nous allons en auto visiter la fameuse forêt d'oliviers. Toutes les personnes venues à Sfax ont admiré cette forêt. Sa plantation régulière et très espacée, environ dix-sept à l'hectare, les labours réitérés, portent cette culture à son plus haut degré de perfectionnement. Les Sfaxiens ont ainsi réalisé à nouveau, sur un plan tracé par l'administration, et qui est le plus grand honneur de l'ancien directeur de l'agriculture M. Paul Bourde, ce qui fit, à l'époque romaine, la richesse de cette partie de la Tunisie. Elle était alors couverte de villes et de villages dont on ne s'explique pas autrement la prospérité que par la culture de l'olivier et des arbres fruitiers.

Le contrôle de Sfax est un des moins privilégiés au point de vue de l'eau. Les pluies y sont rares, et le sol, par ce fait, peu propre aux céréales. Mais comme il est léger et très perméable, les oliviers sont plantés à grande distance les uns des autres, afin que chacun profite de l'humidité du sous-sol sur une plus grande étendue.

Nous traversons les vastes espaces couverts d'olivettes qui bordent la mer. Elles ressemblent, tant elles sont admirablement entretenues, à de véritables parcs, et laissent loin derrière elles tout ce qu'on peut voir de ce genre en Europe. Pendant les six premières années on fait, dans ces plantations, des cultures intercalaires de blé, d'orge et de levés. Tout a été dit sur cette question des oliviers à Sfax. Mais ce qui reste une chose que l'on ne saurait trop admirer ni répéter. c'est que ce degré de perfectionnement obtenu par des méthodes et un outillage absolument indigènes est tel, que la science moderne ne peut rien y ajouter, ni

critiquer. Les Sfaxiens ont donné ainsi, en outre d'une haute idée de leur amour du travail, une preuve de leurs aptitudes toutes spéciales en agriculture.

Quand on voyage officiellement et en automobile, on est tenu doublement de voir tout et vite. De ces plantations grandioses, nous devons aller vérifier des expériences plus modestes, mais très originales et intéressantes aussi, de la culture des éponges.



L'HOTEL DE VILLE DE SFAX EST UN BEL EDIFICE DE CONSTRUCTION RECENTE.

De l'auto, nous passons dans une grande barque qui attend dans le port le Résident général et ses compagnons, et sous la conduite du capitaine du port, nous gagnons le large, la station biologique s'élevant à 1500 mètres de là. De tous temps, les côtes tunisiennes ont produit des éponges, et Sfax est le centre de ce commerce. Autrefois, les Siciliens avaient à peu près seuls le monopole de cette pêche. Aujourd'hui, Arabes et Français la pratiquent. Mais on a constaté que la richesse des bancs d'éponges allait en diminuant, et que cette pêche pénible devenait de moins en moins rémunératrice. De là est venue l'idée de reconstituer les fonds et de créer, si possible, des pares d'éponges, comme on le fait pour les huîtres. C'est ainsi que M. le professeur Dubois, de l'Université de Lyon, a provoqué auprès du Gouvernement tunisien la création en pleine mer, au large du port de Sfax, d'un laboratoire de biologie marine, que dirige M. Allemand Martin. Nous accostons bientôt la petite station sur pilotis où tout indique un lieu de travail et d'observation. Elle est aménagée spécialement

pour l'étude des conditions de vie des éponges et de leur reproduction, Celle-ci se fait de deux manières différentes : par la fragmentation et par l'ensemencement des larves. Après avoir constaté les résultats satisfaisants que l'on obtient par le système de la fragmentation, nous reprenons la direction du port, heureux que cette visite aux éponges nous ait valu, en même temps, une agréable et trop courte promenade en mer, à cette heure unique et fastueuse où le soleil se couche dans une apothéose de pourpre.

Il y a ce soir grand dîner chez le caïd de Sfax, Si Sadok Djelouli. Ses serviteurs viennent au Contrôle chercher le Résident général et ses invités. Ils sont munis de grosses lanternes en verre, en usage, dans tout l'Orient, et nous précèdent dans les ruelles du quartier arabe, par une nuit superbement étoilée.

Le caïd attend le Ministre à quelque distance de sa demeure où il le conduit majestueusement. Si Sadok Djelouli est une des personnalités de Sfax les plus connues et les plus sympathiques. Il nous fait traverser un salon où des musiciens font rage. Des danseuses attendent, sur les divans, la fin du repas pour se donner en spectacle. Cela nous promet une soirée attrayante très couleur locale.



A GABÈS : DEVANT LE SEUIL D'UNE MAISON
INDIGÈNE.

LES BOUTIQUES SOUS LES ARCADES DE GABÈS.

Dans la salle à manger, une table est dressée, tout à fait à l'européenne. Devant chaque convive s'alignent plusieurs verres et une coupe à Champagne. Des menus nous énumèrent en français des mets très indigènes. En face du Résident général prend place le maître de la maison, drapé dans ses lourds burnous de laine blanche. C'est un superbe et aristocratique vieillard d'une affabilité exquise. Il ne parle malheureusement pas français. Il me faudrait être Brillat-Savarin en personne pour décrire par le détail ce menu arabe. Car c'est une cuisine savante et compliquée que celle de ces grandes maisons. La préparation en est fort longue, et nécessite la collaboration de plusieurs familles pour mettre sur table un dîner comme celui de ce soir.

Après le potage au tapioca, il y eut des œufs frits dans de la pâte, des poulets aux légumes, un *méchoui* et un rôti d'agneau aux amandes. Puis vint un superbe et succulent couscous, assaisonné de façon à satisfaire un palais arabe, c'est-à-dire à perdre le nôtre à tout jamais. Une tarte au miel et aux amandes excita des transports d'admiration parmi les convives. Elle eut un grand succès et causa, je crois, quelques indispositions, complément obligé d'un festin oriental. Puis ce fut le tour des fruits, des gâteaux, des bonbons, bizarres de forme et de nom, et comme tout a une fin en ce monde, après avoir vidé une dernière coupe de Champagne, le caïd se lève et nous conduit au salon où le café et les liqueurs sont servis tout il fait à, la franque. C'est aussi le prélude des danses auxquelles vont se livrer les belles filles au visage peint, en chatoyants pantalons de satin, en vestes brodées d'or et d'argent. La présence des dames les gêne et elles minaudent quelques instants. Mais aux appels irrésistibles de l'orchestre, la plus décidée donne le signal, et, le classique foulard en main, elle ondule, et commence cette disgracieuse danse du ventre qui représente pour la plupart des Orientaux le comble de l'art. Après le départ de la troisième aimée, nous prenons congé du caïd, et regagnons nos logis respectifs sous l'escorte des grosses lanternes.

18 mars. — Nous filons à présent vers Gabès. C'est une étape de 135 kilomètres sur une belle route qui déroule ses lacets dans un paysage de solitude, animé seulement par quelques douars et leurs troupeaux de moutons et de chameaux. Toutes les fleurs du printemps émaillent la steppe, et parmi elles des touffes de genêts embaument l'air. Malheureusement, il est écrit que notre étape ne s'accomplira pas cette fois sans encombre. Une noire série de pannes commence à mi-chemin de Gabès, ce qui oblige M. Alapetite à nous laisser en arrière avec M. et M^{me} Siegfried. Les citernes échelonnées le long de la route, et que nous n'avions regardées jusque-là que d'un oeil distrait, deviennent dès lors pour nous du plus haut intérêt, car nous allons de l'une à l'autre, et y puisons l'eau nécessaire à notre moteur atteint d'une soif inextinguible. Outre que nous n'assisterons pas à la réception du Résident général, nous devons renoncer aussi à déjeuner aujourd'hui. Le soleil darde terriblement en plein midi, et nous fait sentir que le climat du Sud Tunisien est plus favorable à la tête des dattiers qu'à celle des pauvres automobilistes en panne. Enfin vers quatre heures de l'après-midi, les palmes de l'oasis nous font de loin, un encourageant appel. Cahin-caha, nous atteignons le Contrôle civil où nous attend une réconfortante collation préparée par les soins de Mme Livet. Ce ne fut qu'une courte halte, car nous voulions jouir des derniers vestiges de la réception officielle organisée dans l'oasis même par le caïd du pays.

Des voitures nous emmènent rapidement. Mais à peine sommes-nous engagés dans les sentiers de l'oasis que le spectacle merveilleux d'arbres fruitiers fleurissant sous les palmes s'offre à nos yeux. Sous le dôme formé par les hauts dattiers, et sur le tapis vert tendre des céréales qui couvrent le sol, règne une véritable fête d'arbres en fleurs: amandiers, abricotiers, pêchers dressent leurs têtes rosés et blanches à côté des figuiers, des grenadiers et des bananiers, et illuminent ce sous-bois. Le contraste est grand, bien fait pour charmer les regards des voyageurs qui, depuis Tunis, n'ont vu que des oliviers gris et des cactus épineux.

La vigne enroule, comme des lianes, ces puissants rameaux jusqu'au sommet des plus hauts dattiers. L'eau court partout, habilement irriguée en mille petits ruisseaux, et nous atteignons ravis la cascade de Chenini en face de laquelle le caïd de Gabès, Si Mohammed ben Khalifa, a fait dresser une immense tente arabe. Une heure plus tôt nous aurions assisté à la réception du Ministre, entendu des discours, vu des caïds et les notables indigènes dans leurs beaux atours. A présent la tente est vide. Nous la traversons en foulant les épais tapis, aux coloris éclatants, qui recouvrent le sol, et venons prendre place en face des eaux écumantes de la cascade. Quelques notables demeurés là pour recevoir les retardataires, nous font avec bonne grâce les honneurs du buffet, dressé sur des tables basses, et encore très pourvu de bonbons et de pâtisseries indigènes devant lesquels nous restons fort perplexes. Nous prenons le café et goûtons le *lagmi*, ou vin de palme, d'un goût fade et sucré. Mais nous avons hâte de reprendre notre promenade et de jouir pendant quelques instants encore de l'aspect enchanteur de l'oasis. Au sein de cette végétation africaine, alliée à ce que notre printemps a de plus délicieux, se jouent les rayons du soleil couchant. Passant du pourpre au mauve, ils vont s'atténuant jusqu'à cette exquise teinte rosé qui pendant quelques instants remplit l'espace d'une lueur étrange à laquelle la nuit succède très rapidement.

(A suivre.)

B. CHANTRE.